

Introduction

En 2013 est sorti sur les écrans américains un film promis à un accueil critique enthousiaste : *12 Years a Slave*, du réalisateur britannique Steve McQueen, dont les trois longs métrages réalisés à ce jour mettent en scène, sur le mode de l'observation clinique, des personnages masculins plongés dans différents types d'états limites – le républicain irlandais Bobby Sands, affaibli par une grève de la faim (*Hunger*, 2008), le trentenaire new-yorkais Brandon Sullivan, dévoré par son addiction sexuelle (*Shame*, 2011), l'Africain-Américain libre Solomon Northup, enlevé et réduit en esclavage dans le Sud des États-Unis. Couronné de l'oscar du meilleur film, *12 Years a Slave*, qui offre un tableau glaçant de « l'institution particulière »¹, a fait l'objet de débats passionnés auxquels ont participé la critique cinématographique, la communauté universitaire et le grand public. Le livre à l'origine du film, *Twelve Years a Slave*, publié en 1853, a reparu dans de nombreuses éditions, aux États-Unis, en France et ailleurs. Il s'agit là d'une trajectoire singulière pour le récit de Solomon Northup,

1. « L'institution particulière » est un euphémisme couramment utilisé au XIX^e siècle pour désigner l'institution esclavagiste.

que rien ne prédestinait à un tel regain d'attention. Contrairement à d'autres récits d'esclaves tels que *Narrative of the Life of Frederick Douglass, an American Slave* (1845) et *Incidents in the Life of a Slave Girl* (1861), le récit de Harriet Jacobs, *Twelve Years a Slave* était jusqu'à présent un texte relativement confidentiel, connu d'un petit groupe d'historiens de l'esclavage et de spécialistes de littérature africaine-américaine, qui le lisaient dans l'édition critique publiée en 1968 par deux historiens louisianais². Deux facteurs expliquent la position longtemps marginale de *Twelve Years a Slave* au sein du corpus des récits d'esclaves : d'une part, le récit n'est pas écrit par l'ancien esclave lui-même mais par un scripteur blanc ayant en partie réinterprété les expériences et impressions de Northup, d'autre part, l'histoire de Northup tient de l'exception plutôt que de la règle, la plupart des récits américains ayant été écrits ou dictés par des personnes *nées* esclaves. L'adaptation hollywoodienne aura pourtant permis de mettre en lumière le récit original, systématiquement évoqué dans les articles de la presse généraliste et désormais disponible dans des éditions grand public : l'une d'entre elles, publiée par Penguin Classics, reprend ainsi sur sa couverture l'affiche du film, variation contemporaine sur l'iconographie des annonces d'esclaves en fuite qui paraissaient quotidiennement dans les journaux sudistes au XIX^e siècle³. Autrefois étudié par une minorité de chercheurs, *Twelve Years a Slave* est devenu une œuvre *mainstream*, accessible à tous et lue par un public varié, comme en témoigne sa présence, cent soixante ans après sa parution, en tête de la liste des bestsellers établie par le *New York Times*⁴.

Tout au long du présent ouvrage, des problématiques semblables seront abordées, mais ramenées au contexte historique des décennies antérieures à la guerre de Sécession, pendant lesquelles parurent sous forme de livre de nombreux témoignages d'esclaves africains-américains⁵. Comment ces récits d'esclaves (*slave narratives*) virent-ils le jour ? à quoi ressemblaient-

2. *Twelve Years a Slave*, S. Eakin et J. Logsdon éd., Baton Rouge, Louisiana State University Press, 1968.

3. Sur l'iconographie de la fuite d'esclave, voir M. Wood, *Blind Memory : Visual Representations of Slavery in England and America, 1780-1865*, Manchester, Manchester University Press, 2000, chap. 3.

4. Le 1^{er} décembre 2013, l'ouvrage est premier sur la liste des livres électroniques dans la catégorie « littérature non fictionnelle ». Voir en ligne : [<http://www.nytimes.com/best-sellers-books/2013-12-01/e-book-nonfiction/list.html>] (consulté le 15 juin 2017).

5. On se place donc dans le contexte de la période dite *antebellum*, c'est-à-dire celle qui précède la guerre de Sécession (1861-1865).

ils? au sein de quels réseaux circulaient-ils, par quels moyens, et quels publics pouvaient-ils en conséquence atteindre? comment furent-ils reçus? Telles sont quelques-unes des questions qui seront posées à propos des récits d'esclaves publiés entre 1825 (année de parution du récit de William Grimes, traditionnellement considéré comme le premier récit de la période *antebellum*) et 1861 (année de parution du récit de Harriet Jacobs et début de la guerre de Sécession, à l'issue de laquelle les esclaves furent émancipés). Le récit d'esclave n'était pas, alors, une nouveauté dans le monde anglo-américain : dès la seconde moitié du XVIII^e siècle avaient paru en Angleterre et dans les colonies nord-américaines plusieurs récits écrits ou dictés par des Noirs anciennement asservis, par exemple ceux de Briton Hammon (*A Narrative of the Uncommon Sufferings, and Surprising Deliverance of Briton Hammon, a Negro Man, 1760*), James Albert Ukawsaw Gronniosaw (*A Narrative of the Most Remarkable Particulars in the Life of James Albert Ukawsaw Gronniosaw, an African Prince, 1770*) et Olaudah Equiano (*The Interesting Narrative of the Life of Olaudah Equiano, or Gustavus Vassa, the African, 1789*). Si nous avons choisi de privilégier les années 1820-1860, c'est parce que ce moment de l'histoire américaine, marqué par la montée en puissance du mouvement abolitionniste, vit la multiplication soudaine de ce type de récits, jusqu'alors publiés de manière ponctuelle. Ainsi s'explique que les titres cités aient suscité un intérêt critique moindre auprès des spécialistes d'études africaines-américaines par rapport aux récits plus tardifs de Frederick Douglass et Harriet Jacobs. Le foisonnement de textes caractéristique des États-Unis d'avant la guerre de Sécession n'a pas manqué de susciter la curiosité des chercheurs, qui y ont vu l'aboutissement et l'apogée d'une tradition littéraire inaugurée au siècle précédent.

Textes fugitifs se démarque cependant de la recherche existante sur les récits d'esclaves par son approche. Nous souhaitons ici mettre à profit la méthodologie et les outils de l'histoire du livre et de l'imprimé, afin d'éclairer les circonstances de publication, de circulation et de réception des récits d'esclaves publiés sous forme de livre, qui occupent aujourd'hui une place de choix dans l'histoire littéraire américaine. Une telle perspective a de quoi surprendre, dans la mesure où l'on a jusqu'ici lu et commenté les récits de Frederick Douglass, William Wells Brown, Harriet Jacobs et d'autres, soit comme des documents pour l'histoire de l'institution esclavagiste, soit comme des textes littéraires susceptibles d'être analysés au prisme de notions telles que l'identité et la mémoire.

Pourtant, si le récit d'esclave a servi comme source pour l'histoire de l'esclavage, l'histoire du récit d'esclave, elle, reste encore à faire, et tout l'enjeu de ce travail est de montrer en quoi une perspective matérialiste sur les récits d'esclaves – c'est-à-dire une perspective qui prenne en compte la dimension matérielle des récits – contribue à une compréhension plus fine des textes. Une telle enquête permet également d'étudier les rapports, encore mal connus, du monde de l'édition à la question raciale⁶, et ceux des Africains-Américains au livre et à l'imprimé pendant la période considérée. Elle invite à examiner la dynamique de ce phénomène éditorial proprement extraordinaire : comment des individus, qui, pour un grand nombre d'entre eux, venaient tout juste de s'échapper des plantations sudistes où ils étaient maintenus en esclavage, parvinrent-ils, une fois arrivés au Nord, à écrire ou à faire écrire, puis à publier, le récit de leur servitude ? Quel accès avaient-ils au monde du livre et de l'édition, dans une société américaine fondée sur la subordination de la population noire, y compris dans le Nord, où l'esclavage avait été aboli depuis plusieurs décennies mais où perduraient des attitudes racistes héritées de la période antérieure⁷ ? C'est l'histoire de cette rencontre inattendue entre une population marginalisée et l'« objet livre » que cet ouvrage s'attache à établir.

Cette entreprise se réclame ainsi d'une analyse culturaliste des objets littéraires, selon laquelle il importe de ne pas considérer les œuvres « indépendamment de leur pratique », comme l'écrit l'historien Pascal Ory : il appartient au contraire au chercheur de les réintégrer dans un « ensemble plus vaste » qui prenne en compte les trois temps de l'objet culturel, « production, médiation, réception »⁸. Ce projet a notamment été théorisé par plusieurs auteurs dont les travaux continuent d'inspirer les historiens du livre et de l'imprimé, et qui ont nourri la présente réflexion. Dans le contexte français, Roger Chartier s'est penché sur ce qu'il appelle les procédures de « mise en texte » et de « mise en livre », soit, d'une part,

6. Le terme de race et ses dérivés sont utilisés selon l'usage qui en est fait en anglais par les historiens des États-Unis, sans guillemets, non pour désigner une réalité biologique, mais une construction sociale, culturelle et politique. Les termes « noir » / « Noir » et « africain-américain » / « Africain-Américain » (avec trait d'union) sont quant à eux utilisés indifféremment, sans majuscule dans leur forme adjectivale, avec majuscule dans leur forme nominale.
7. J. P. Melish, *Disowning Slavery : Gradual Emancipation and « Race » in New England, 1780-1860*, Ithaca, Cornell University Press, 1998.
8. P. Ory, *L'histoire culturelle*, Paris, PUF, 2011, p. 78-83.

«les consignes, explicites ou implicites, qu'un auteur inscrit dans son œuvre afin d'en produire la lecture correcte, c'est-à-dire celle qui sera conforme à son intention», et, d'autre part, «les formes typographiques elles-mêmes : la disposition et le découpage du texte, sa typographie, son illustration», décidées par l'éditeur, et qui peuvent «suggérer des lectures différentes du même texte»⁹. Les procédures de mise en livre en particulier seront au cœur de notre étude des récits d'esclaves. De nos jours, on lit souvent ces récits dans des éditions critiques ou des anthologies qui, en mettant les récits aux normes des règles typographiques actuelles et en se conformant aux impératifs de l'économie du livre contemporaine, oblitérent du même coup une partie de leur histoire. Nous tenterons donc de redonner aux récits d'esclaves leur matérialité originelle. L'étude du paratexte, formalisée par Gérard Genette, guidera notre enquête, puisque c'est aussi aux «seuils» des ouvrages – dans les titres, intertitres, préfaces, annexes – que se créent certains effets de sens (volontaires ou non) propres à tel ou tel récit et que se donne à voir son «devenir livre». À la suite de D. F. McKenzie, désormais considéré comme l'un des pères de l'histoire du livre, nous nous intéresserons à «l'étude des motivations sociales, économiques et politiques de la publication», aux «raisons pour lesquelles des textes furent écrits et lus comme ils le furent, ou bien pourquoi ils furent réécrits et présentés sous de nouvelles formes ou, au contraire, pourquoi ils disparurent»¹⁰. Notre approche se situe donc au carrefour de plusieurs traditions historiques françaises et anglo-saxonnes.

Nous privilégierons les questionnements sur la forme des récits, sans pour autant négliger le fond, puisque les deux sont en vérité inséparables : ils interagissent pour façonner la perception que le lecteur peut avoir d'un livre donné. Mais nous aborderons le corpus moins par l'analyse des textes que par le recours aux archives : correspondance d'auteurs, archives personnelles de militants abolitionnistes, presse antiesclavagiste¹¹,

9. R. Chartier, «Du livre au lire», *Pratiques de la lecture*, R. Chartier éd., Paris, Payot & Rivages, 2003, p. 104-105.

10. D. F. McKenzie, *La bibliographie et la sociologie des textes* [1986], M. Amfreville trad., Paris, Éditions du Cercle de la Librairie, 1991, p. 31. Sauf mention contraire (comme ici), les traductions sont de l'auteur.

11. Les termes «antiesclavagiste» et «abolitionniste» ne sont pas strictement synonymes. Pour les historiens américains, le premier désigne généralement une position idéologique, le second une forme d'activisme politique. On peut être opposé à l'esclavage (par exemple parce qu'on estime que cette institution présente un danger pour les libertés de tous les citoyens) sans toutefois se définir comme abolitionniste (le terme fut longtemps connoté péjorativement). David Brion

mais aussi catalogues d'éditeurs, presse à destination des professionnels du livre. Les récits d'esclaves ont déjà donné lieu à des analyses littéraires nombreuses et variées et cet ouvrage ne cherche pas à en proposer de nouvelles. Il s'agit ici de reconstruire, à partir d'une documentation externe et de l'examen physique des livres eux-mêmes, la « fabrique » des récits d'esclaves pendant les décennies ayant précédé la guerre de Sécession. On croisera dans ces pages des acteurs attendus – les anciens esclaves noirs, les scripteurs blancs, les abolitionnistes noirs et blancs de Boston, New York et Philadelphie – mais aussi des éditeurs, des imprimeurs, des libraires, et d'autres personnalités (peu connues) du monde du livre, dont les mutations accompagnèrent de près celles du récit d'esclave au cours de la période. À plusieurs occasions, nous nous déplacerons d'une zone géographique à une autre : étant donné le succès rencontré par certains auteurs de récits d'esclaves dans les îles Britanniques, de fréquents allers-retours de part et d'autre de l'Atlantique s'imposent.

Au vu de l'intense activité critique qui a entouré les récits d'esclaves depuis que ceux-ci ont été redécouverts, dans les années 1960, à la suite du mouvement pour les droits civiques et du processus d'institutionnalisation des études africaines-américaines, on pourrait penser que ce vaste travail visant à situer les récits d'esclaves dans leur contexte éditorial a déjà été mené. En fait, la critique, lorsqu'elle a abordé ces questions, l'a fait de façon globale, à propos *du* récit d'esclave, compris comme un ensemble de textes publiés dans des circonstances analogues, plutôt que *des* récits d'esclaves. Les récits d'esclaves, lit-on, furent publiés grâce à l'aide des sociétés antiesclavagistes ; ils rencontrèrent un succès considérable auprès de la classe moyenne blanche du Nord et furent tirés à des milliers d'exemplaires ; ils constituèrent rapidement un genre à part dans la production littéraire de l'époque¹². En réalité, ce tableau d'ensemble ne tient pas devant la variété des configurations au sein desquelles les anciens esclaves publièrent leurs écrits. Tandis que certains récits parurent sous le contrôle (plus ou moins étroit) d'abolitionnistes blancs, d'autres étaient avant tout des entreprises commerciales menées pour le bénéfice de l'éditeur et parfois en l'absence de l'ancien esclave. Plusieurs récits

Davis note cependant que ces usages sont loin d'être figés aux XVIII^e et XIX^e siècles : les termes sont souvent utilisés indifféremment. Dans la plupart des cas, nous les utilisons également de façon interchangeable. D. B. Davis, *The Problem of Slavery in the Age of Revolution, 1770-1823*, New York, Oxford University Press, 1999, p.21-22.

12. Ces problématiques sont reprises plus en détail au chapitre I.

rencontrèrent un indéniable succès en termes d'exemplaires vendus, mais d'autres encore furent produits et distribués localement, en dehors des circuits traditionnels du livre et dans des quantités restreintes. La plupart des récits d'esclaves étaient effectivement destinés à être lus au Nord, mais cela ne signifie pas que certains d'entre eux n'aient pas circulé dans le Sud. Afin de faire place aux spécificités de chacun des récits, nous avons pris le parti de procéder par études de cas successives, c'est-à-dire en détaillant les histoires éditoriales d'un certain nombre de récits, regroupés en trois chapitres, selon des critères qui seront détaillés plus loin. Des espaces ont été ménagés au début de chacun de ces chapitres pour une réflexion transversale sur les modes de publication et de diffusion du livre et de l'imprimé dans l'Amérique *antebellum*.

Le choix des études de cas s'est imposé de lui-même, au fil des découvertes faites dans les fonds d'archives. Comme on peut s'y attendre, ce sont les auteurs des récits les plus connus qui ont laissé l'archive la plus volumineuse : l'abondante correspondance de Frederick Douglass nous renseigne sur la façon dont circulait *Narrative of the Life of Frederick Douglass*. Pour autant, il est crucial de prendre en compte, pour interroger certaines idées reçues sur le récit d'esclave (notamment sa popularité présumée), tous les récits au sujet desquels il n'existe aucune documentation directe : l'un d'entre eux (*The Life and Sufferings of Leonard Black, a Fugitive from Slavery*, 1847) fait l'objet d'une étude de cas, menée à partir de sources éparses, et plusieurs autres (ceux de Jermain W. Loguen, G. W. Offley ou Edmond Kelley) sont mentionnés en divers endroits de cet ouvrage. L'histoire du livre est un outil d'autant plus précieux en ce qui concerne les récits d'esclaves qu'elle oblige à fractionner un corpus dont on a souligné le caractère « extrêmement répétitif »¹³ et, partant, à redonner une visibilité à des récits délaissés par la critique. Il n'y a pas, dans cette perspective, de récits *plus* ou *moins* riches que d'autres. Du point de vue des études littéraires, le récit de Frederick Douglass offre assurément plus de matière que celui d'Edmond Kelley, fascicule d'une vingtaine de pages essentiellement composé de citations tirées de sources diverses, et qui donne assez peu à entendre la voix de Kelley lui-même. Pour les historiens du livre, en revanche, ces deux ouvrages participent d'une même démarche éditoriale et leurs processus de publication méritent

13. J. Olney, « "I Was Born" : Slave Narratives, Their Status as Autobiography and as Literature », *Callaloo*, n° 20, 1984, p.46.

d'être étudiés, comparés, différenciés. C'est l'une des ambitions de cet ouvrage que de donner une vision nuancée de l'objet « récit d'esclave » en le réinscrivant dans le réseau de pratiques et de discours qui ont permis son essor. Il est évidemment impossible, vu leur nombre, de se livrer à un examen fouillé de la totalité des récits d'esclaves publiés entre 1825 et 1861, et bien des histoires éditoriales restent encore à établir. Il y a certainement beaucoup à apprendre de la comparaison page à page des neuf éditions de *A Narrative of the Adventures and Escape of Moses Roper, from American Slavery* (1837), tant sur Roper lui-même que sur la sociologie de son lectorat (la troisième édition se termine sur la liste des personnes ayant souscrit à l'ouvrage¹⁴) ou bien sur les relations parfois conflictuelles entre personnalités noires et blanches dans les années 1830 (la préface de Thomas Price disparut entre la troisième et la quatrième édition du récit, à la suite d'une dispute entre le préfacier blanc et Roper, ce dernier ayant refusé de partir en Afrique comme missionnaire¹⁵). Sans prétendre à l'exhaustivité, *Textes fugitifs* cherche avant tout à proposer un nouveau cadre de réflexion pour l'étude du récit d'esclave, qui prenne en compte une dimension matérielle jusqu'ici trop souvent négligée.

La lecture de cet ouvrage implique une certaine familiarité avec les récits d'esclaves de la période *antebellum*, qui ne va pas de soi en France. La production écrite des esclaves américains est en effet méconnue du public francophone, ce qui s'explique en partie par l'absence d'un corpus équivalent en langue française. Les historiens de l'esclavage colonial français n'ont pas manqué de remarquer cette absence : Catherine Coquery-Vidrovitch et Éric Mesnard ont ainsi rappelé que les récits d'esclaves sont « assez nombreux dans le monde anglo-saxon alors que les esclaves des colonies françaises n'ont pas laissé de récits autobiographiques »¹⁶. Caroline Oudin-Bastide identifie trois raisons à ce phénomène :

[...] l'illettrisme des esclaves (ceux qui savaient lire – très peu nombreux – n'étaient pas nécessairement capables de rédiger un texte long) ; l'éloignement territorial entre les abolitionnistes, qui auraient pu recueillir de tels récits, et

14. *A Narrative of the Adventures and Escape of Moses Roper, from American Slavery*, 3^e édition, Londres, Harvey and Darton, 1839, p.185-193.

15. W.L. Andrews et al. éd., *North Carolina Slave Narratives : The Lives of Moses Roper, Lunsford Lane, Moses Grandy, and Thomas H. Jones*, Chapel Hill, University of North Carolina Press, 2003, p.74, note 2.

16. C. Coquery-Vidrovitch et E. Mesnard, *Être esclave. Afrique-Amériques, XVIII^e-XIX^e siècle*, Paris, La Découverte, 2013, p.127.

la population servile ; la politique de l'« oubli » qui a prévalu dans les colonies françaises après l'abolition.¹⁷

À l'inverse, dans le monde anglo-américain, l'histoire de l'esclavage est tout sauf une « histoire du silence », pour reprendre la belle formule d'Hubert Gerbeau¹⁸. Le premier chapitre (« Fortune et infortunes du récit d'esclave ») pose ainsi un certain nombre de repères dans l'histoire et l'historiographie du récit d'esclave en même temps qu'il explicite les enjeux et méthodes de ce livre. Suivent les trois chapitres consacrés aux études de cas, correspondant à trois grands types de dispositifs éditoriaux. Plus qu'un simple moment récapitulatif, la conclusion sera l'occasion de revenir de manière critique sur les prémices de cette recherche et de se demander ce qu'est, en définitive, le récit d'esclave. Car le travail de définition, comme on le découvrira au cours de la lecture, est moins l'origine que l'horizon du livre.

17. C. Oudin-Bastide éd., *Maîtres accusés, esclaves accusateurs. Les procès Gosset et Vivié (Martinique, 1848)*, Mont-Saint-Aignan, Presses universitaires de Rouen et du Havre (Récits d'esclaves), 2015, p. 15.

18. H. Gerbeau, *Les esclaves noirs. Pour une histoire du silence* [1970], Paris, Les Indes savantes, 2013.